

d'un fleuve mythique, celui où s'érigent des pyramides, le royaume des morts avec ses sépultures imposantes et écrasantes, celui des anciennes pistes empruntées par les caravanes convoyant l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruches parmi d'autres richesses de l'Afrique subsaharienne convoitées à une autre époque.

Mais le royaume de la dynastie Méroé ne s'étendant guère plus au sud de Khartoum, à la sortie de l'exposition, j'ai réalisé que je n'en savais pas plus sur mon lieu de mission. L'intérieur du Soudan a longtemps gardé une part de mystère, en particulier les contrées du Sud si difficilement explorées par les Occidentaux tant la géographie y est hostile à toute pénétration humaine. La région où je dois me rendre reste une immense zone d'ombre. Pourtant, dans mon esprit perdure l'impression que je pars à la découverte du désert, non loin du royaume du Nil aux temples recouverts de sable.

La première étape de la mission est claire : rencontrer l'équipe qui travaille au siège de Médecins Sans Frontières à Khartoum et finaliser les préparatifs pour le démarrage du programme d'aide. La deuxième étape reste encore à définir : quand, comment et avec qui parvenir sur le lieu du projet, quelque part à l'intérieur du pays.

Je débarque dans une chambre de nomade, un matelas posé au sol et surmonté d'une moustiquaire, des malles et des sacs alignés contre les murs peints grossièrement.

La découverte de la capitale débute par la visite d'intérieurs : la résidence où habitent une demi-douzaine d'expatriés et leur bureau. Car le soleil règne en maître absolu sur les espaces découverts où les êtres préfèrent ne pas s'attarder. Le climat oblige la population à vivre cloîtrée derrière les murs à l'abri relatif de la fournaise des rues et d'un soleil particulièrement nocif.

une odeur âcre, des guerriers qui ne disent ni leur peur ni leur douleur.

Aucun des blessés ne nécessite d'intervention chirurgicale d'urgence ni de transfusion, à mon vif soulagement. Je me doute que les blessés graves ne parviennent tout simplement pas à l'hôpital, agonisant jusqu'à la mort dans un coin de brousse, auprès de leurs frère d'armes.

Depuis plusieurs jours j'ai remarqué que Zachari soigne les soldats avec empressement, au détriment même de civils blessés ou malades dont l'état de santé est plus grave. Des patients qui mériteraient plus d'attention. Mais lorsque je tente de m'extirper de la salle de soins après avoir remis des consignes pour le nettoyage d'une plaie chez un soldat, Zachari me parle d'un ton sévère qui s'apparente à un rappel à l'ordre : « Il faut bien comprendre que les militaires et les policiers sont des patients prioritaires dans mon hôpital !

— Soit, mais on peut se répartir les tâches, je couvrirai seule l'unité d'hospitalisation et vous vous occuperez en priorité des urgences militaires. »

Il n'est plus question de jouer le médecin au service d'un tel homme à la merci des autorités, reléguant les urgences médicales des civils au second plan. Ne détectant aucun éventuel signe de désaccord chez Zachari, je le laisse seul avec les patients-soldats et retrouve les autres malades.

Le climat tendu en cette période de troubles exige une riposte énergique de notre part. L'effervescence à l'hôpital déclenchée par l'afflux quotidien de soldats blessés ou malades est contagieuse. Elle nous pousse à passer à l'attaque, à notre façon. Dans une ambiance combative, il est difficile de rester passif.

V

Abyei - 1 au 15 mai

Les journées à Abyei se divisent inégalement, le travail prenant l'avantage, le sommeil arrivant en deuxième position et les loisirs passant tout simplement à la trappe. La répercussion sur l'humeur de l'équipe est inévitable : une morosité qui donne à nos figures un air renfrogné.

Retranchés dans notre campement, assis sur les chaises pliantes autour de la table de pique-nique, notre trio discute à la lueur de la lampe à pétrole. Le néon portatif attire trop d'insectes volants, aussi son usage se limite à nous éclairer le chemin jusqu'aux latrines.

L'obscurité de la nuit atteint déjà l'intérieur de l'enceinte, chassant des rues les derniers habitants qui d'un pas pressé regagnent leur *toukoul*, laissant une chape de silence s'abattre sur le village. Deux structures en bois et en terre séchée, inachevées, s'élèvent du sol, formant des ombres géantes à quelques mètres du bâtiment dans lequel nous logeons, encore, et de nos chaises en plastique. Au loin, près du portail, les flammes d'un feu de bois éclairent la silhouette d'un homme assis sur un petit

L'humeur noire de l'équipe a cédé à un certain enjouement depuis la réussite de l'opération. Mais aujourd'hui on crie littéralement de joie lorsque la cuisinière nous apporte deux œufs. Hip hip hourra ! Un véritable petit miracle vient de se produire en ce lieu où personne ne mange vraiment à sa faim.

Avec un reste de poudre de lait Nido et de la farine charançonnée, tous les ingrédients pour une pâte à crêpe sont enfin réunis. Qu'importent les doses imprécises et le goût détestable d'insecte, c'est la texture moelleuse de la crêpe parsemée de granules de sucre et du zeste vivifiant de citron vert qui offrira aux papilles gustatives ce mélange inédit depuis le début de notre mission, égayant notre imaginaire de joyeuses étincelles. Le repas du soir s'annonce spectaculaire. On en salive d'avance.

Le reste de la journée est dédié à des gestes techniques, effectués sans empressement, nous avons tout notre temps. Les mains pansent des jambes abîmées, les os fracturés, chair contre chair, le plus délicatement possible. Avant chaque séance de soins, on veille à administrer un anxiolytique à forte dose pour aider à tolérer la douleur de jambe brisée, de muscle déchiré.

Martin et son assistant James usent de leur bon sens logistique pour améliorer les attelles de fabrication artisanale. Bois, carton, corde, s'alliant astucieusement avec les bandelettes.

Aqual revit et on se réjouit. La fièvre a disparu avec la jambe en putréfaction qui avait menacé le reste du petit corps. Il parle sans gémir, mange avec appétit et s'amuse avec les autres enfants hospitalisés. Son pronostic vital n'est plus en jeu. Mais il faut encore espérer que les orthopédistes de Khartoum puissent sauver sa deuxième jambe dont la fracture mérite un traitement